

Andrew Jackson : retour à la Maison Blanche

Pap Ndiaye, historien, membre du Comité de rédaction de L'Histoire. - Mercredi 26 mars 2025

En accrochant dans le bureau ovale un portrait d'Andrew Jackson, président des États-Unis de 1829 à 1837, Donald Trump s'inscrit dans l'histoire longue de l'impérialisme américain.

Il est de retour ! Après avoir orné le Bureau ovale pendant le premier mandat de Donald Trump, un portrait d'Andrew Jackson, septième président des États-Unis, un peu différent du premier, a été installé au même endroit pour le second mandat, à la plus grande joie des adorateurs du « président MAGA ». Ce tableau de 1840 est signé de Miner Kilbourne Kellogg, un peintre de renommée modeste, qui avec beaucoup d'autres artistes comme Ralph E. W. Earl ou Thomas Sully représentaient Andrew Jackson dans des postures sévères d'homme d'État, ceint de sa cape rouge, ou de général à épaulettes dorées. Du vivant d'Andrew Jackson, les tableaux nombreux et flatteurs qui le représentaient participaient d'une stratégie publicitaire qui fit de lui le premier président médiatique. Des portraits d'Andrew Jackson ont aussi figuré dans les Bureaux ovales de Bill Clinton, George Bush, Ronald Reagan et Jimmy Carter, mais plus discrètement.

Pour comprendre la fascination de Donald Trump à son égard, il faut se pencher sur la carrière militaire et politique du « Old Hickory », le « dur à cuire » de la Maison Blanche.

Le nom d'Andrew Jackson est gravé dans la mémoire nationale américaine. Né en 1767 dans une modeste famille de protestants irlandais établis en Caroline du Sud, il prit les armes très tôt avec son frère dans une milice révolutionnaire. Puis il fit quelques études de droit qui lui permirent d'entrer au barreau. En 1788, le jeune avocat s'installa à Nashville dans le territoire frontière du Tennessee, où son sens des affaires fit merveille. Il investit dans la

spéculation foncière sur des terres volées aux Amérindiens, et dans le trafic d'esclaves sur la rivière Cumberland, qui file vers le Mississippi. Andrew Jackson acheta rapidement des esclaves pour son propre compte : à sa mort en 1845 il en possédait plus de 150 qui trimaient dans sa plantation de coton de l'Hermitage, à proximité de Nashville.

La guerre anglo-américaine de 1812 le fit mettre entre parenthèses son existence confortable de planteur pour rendosser l'uniforme. A une époque où l'armée de la jeune République consistait en un ensemble hétéroclite de bataillons levés par des notables, Andrew Jackson était à la tête de 2 000 volontaires recrutés par ses soins. La guerre fournit l'occasion de vaincre la résistance amérindienne alliée aux Britanniques, dans les régions frontières. De fait, Jackson gagna sa réputation de militaire intraitable d'abord contre eux, avant d'affronter les Espagnols et les Britanniques, défaits en Floride et à la Nouvelle Orléans. En 1815, le voilà héros national, distingué par le Congrès d'une Médaille d'or (Congressional Gold Medal). Il poursuivit sa carrière militaire, en guerroyant contre les tribus amérindiennes – Creek, Choctaw, Cherokee and Chickasaw –, à qui il imposa des traités les privant de leurs terres. Au sud-est, il écrasa les Séminoles qui durent aussi abandonner un vaste territoire dans le centre de la Floride. Auréolé de ses victoires, les portes de la politique s'ouvraient désormais grand à lui.

Après une première tentative infructueuse mais prometteuse aux élections de 1824 sous la bannière du Parti républicain-démocrate, qu'il transforma en Parti démocrate, Andrew Jackson fut élu président en 1828. Il l'emporta largement dans le Sud et l'Ouest, ne laissant que la Nouvelle-Angleterre à son adversaire, le président sortant John Quincy Adams. Jackson reprit à grande échelle sa politique d'expulsion des Amérindiens, en signant l'Indian Removal Act (1830) qui donnait au président le droit de saisir des terres amérindiennes en échange d'autres terres à l'ouest du Mississippi. Au moyen de multiples traités extorqués par la fraude et l'intimidation, les Amérindiens furent donc chassés vers l'Ouest, dans des conditions souvent lamentables, ce qui permit aux colons d'acquérir des terres à prix dérisoire et de transformer les vénérables territoires de chasse en champs de céréales.

Donald Trump a régulièrement tonitrué son projet impérial : étendre le territoire des États-Unis vers le Nord en annexant le Canada et le Groenland et vers le Sud en récupérant le canal de Panama. A cette fin, il manie alternativement les menaces fulminantes et les promesses mirifiques. On comprend dès lors son intérêt appuyé pour Andrew Jackson mais aussi pour deux autres présidents. Le premier, William McKinley (1897-1901) annexa en 1898 les Philippines, Cuba et Porto Rico à la suite de la guerre hispano-américaine ; le second, Theodore Roosevelt (1901-1909), adepte de « la diplomatie du gourdin » relança les travaux du Canal de Panama en rachetant les actions de la compagnie française avec une concession à perpétuité sur le canal et un terrain de huit kilomètres de chaque côté. L'évocation de ces trois présidents lui permet de se situer dans l'histoire longue – et glorieuse à ses yeux – de l'impérialisme américain « à l'ancienne » : la conquête de territoires par une politique du rapport de force pur et dur.

D'autres aspects de la politique d'Andrew Jackson ont aussi eu de quoi attirer l'attention de Donald Trump. Il a élargi le pouvoir exécutif au point d'être surnommé « King Andrew the First ». Il réduisit drastiquement les attributions de la Seconde banque des États-Unis – l'institution privée qui servait de banque centrale depuis 1816 –, et il plaça le budget national sous son autorité plutôt que celle du Congrès. Il ne se conforma pas toujours aux décisions de la Cour suprême. Il confirma et amplifia la politique protectionniste par des droits de douane élevés pour protéger l'industrie manufacturière américaine naissante de sa concurrente britannique. Donald Trump a largement puisé dans ces thématiques en se présentant lui aussi comme le défenseur du peuple des Américains ordinaires opprimés par les élites mondialisées, en omettant de mentionner les massacres d'Amérindiens et l'esclavage, sur lesquels les historiens insistent pourtant depuis un demi-siècle.

Enfin, la personnalité d'Andrew Jackson a sans doute ajouté une dernière touche de séduction narcissique : les deux présidents ont en partage un tempérament irascible, rancunier, et ils n'ont jamais manqué de confiance en eux-mêmes, cajolés par des subordonnés rivalisant d'obséquiosité. Pour autant, il est une différence politique essentielle entre les deux présidents : l'un avait une expérience militaire et politique ; l'autre n'en avait aucune avant sa première

élection. L'un était un bâtisseur ; l'autre est un liquidateur. L'un parlait des États-Unis ; l'autre parle surtout de lui-même.

Il y a dix ans, Barack Obama avait projeté de remplacer, sur les billets de vingt dollars, le visage d'Andrew Jackson par celui d'Harriet Tubman, héroïne africaine-américaine de la lutte antiesclavagiste. Projet remisé sine die ! En 2025 à la Maison Blanche, l'heure mémorielle est plus aux propriétaires d'esclaves destructeurs des Amérindiens qu'à celles et ceux qui les ont combattus.